

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE ET PRESTIGE CHEZ LES FANGS DU GABON

par Jacques BINET*

Les matériaux utilisés pour cette étude ont été réunis principalement au cours d'un séjour au Gabon de 1964 à 1966. Entre autres choses, j'y ai expérimenté un questionnaire sur la psychologie économique et tenté de mettre au point, sur le même sujet, un test projectif. Le questionnaire assez long (90 questions), a été posé dans des milieux professionnels divers ; les réponses de 118 sujets sont utilisées ici. Le test était composé de 21 photos, suffisamment vagues, pour que l'imagination du sujet puisse se donner carrière. Treize planches représentaient des situations économiques diverses (production, vente, activités modernes ou traditionnelles) et 8 cherchaient à susciter des réflexions sur divers points précis (concurrence, sécurité, enthousiasme patriotique, famille). Cinquante-trois sujets ont donné leurs impressions sur ces images. Ils ont été choisis aux divers niveaux de la hiérarchie sociale : il ne s'agit donc pas d'un sondage.

L'activité économique peut être mise en mouvement par des leviers fort divers. Selon les tempéraments individuels, selon les époques, selon les cultures, c'est tel ou tel groupe de motivation qui agit. Ici l'on veut satisfaire avant tout les besoins physiologiques élémentaires, là on sera séduit par des objets divers que l'on cherchera à acquérir. Certains veulent assurer leur sécurité par leurs richesses. D'autres s'estiment en sûreté s'ils sont entourés par la sympathie de leur groupe. Celui-ci veut se survivre dans une entreprise qui, pense-t-il, rendra son souvenir éternel ; celui-là se contente de jouir de l'instant. Certaines civilisations détournent vers l'économie la volonté de puissance et chacun croit se

* Directeur de recherche à l'O.R.S.T.O.M.

21 AOÛT 1968

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

n°

2274

réaliser en amassant une fortune ou en créant une entreprise. D'autres mépriseront l'enrichissement individuel pour faire cas du dévouement à la collectivité...

Dans l'Afrique noire, la recherche du prestige n'est-elle pas un moteur essentiel ? Les pays de cultures d'exportation fournissent un observatoire remarquable pour ces études de psychologie économique, puisque l'économie monétaire et mercantile y pousse ses ramifications jusque dans les villages reculés. Les Fangs du Gabon, leurs frères Boulous et leurs cousins éloignés Bétis du Cameroun sont dans ce cas.

La production cacaoyère et caféière est faible au Gabon alors qu'elle est considérable au Cameroun. Mais partout on en trouve des traces, partout on sait quelles en sont les conditions. Dans ces pays sans tradition commerciale, l'autoconsommation est restée essentielle pour satisfaire les besoins courants et physiologiques. La terre ne manque pas ; la densité de population, chez les Fangs, ne dépasse guère 1,5 au km². Aucune sécheresse redoutable n'oblige à emmagasiner des réserves alimentaires.

Quel est donc le rôle du désir de prestige dans leur activité ? Pour tenter de l'évaluer nous répondrons successivement à plusieurs questions. Il faut d'abord savoir s'il est possible d'acquérir du prestige dans cette société. Certains peuples en effet s'opposent à toute évolution des statuts sociaux. Il faut voir ensuite si les succès économiques peuvent être une source de prestige. Enfin il convient d'étudier l'attitude du public à l'égard de ceux qui se font remarquer par leur succès. Selon la façon dont elle est acquise, selon le milieu culturel, la richesse peut être admirée, enviée, jalousée par certains, méprisée, ou au contraire révérée comme un gage tangible de la faveur des dieux. Nous serons alors mieux à même de comprendre le comportement des Fangs vis-à-vis de l'économie moderne.

I. — LA SOCIÉTÉ FANG N'EST PAS UNE SOCIÉTÉ FIGÉE

On sait que les Fangs sont un peuple conquérant d'un type particulier : ils ont progressé dans le plus grand désordre, sans chef ni organisation militaire. Chaque groupe, chaque famille s'infiltrait entre ceux qui le précédaient pour descendre vers la mer. Migration à courte distance mais recommencée cinq ou dix fois dans la vie d'un homme.

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE ET PRESTIGE CHEZ LES FANGS DU GABON

A la suite de cette invasion menée à saute-mouton, tous les clans, tous les lignages sont inextricablement mêlés. Y avait-il une stratification sociale et une organisation politique avant cette grande migration du XVIII^e siècle ? Rien ne le montre. Aucune tradition n'apporte d'éléments en ce sens. Nous sommes actuellement en présence d'une société parfaitement anarchique. Aucun prestige n'est assuré d'avance, tout est à conquérir.

Les divers clans (ou tribus) qui forment le peuple fang ne sont pas hiérarchisés les uns par rapport aux autres. Ils sont inégaux en fait : celui-ci étant plus nombreux, celui-là plus conscient de sa solidarité, un autre compte dans ses rangs des personnalités influentes, tandis qu'un dernier ayant un noyau solidement établi en ville a trusté les fonctions importantes et les places dans les écoles. Mais ce ne sont pas là des situations de droit et chacun conserve sa chance de percer. Aux franges du bloc pahouin pourtant des différenciations se font peut-être sentir : au Cameroun chez les Ewondos ou les Banés, à côté des Bétis (seigneurs), des groupes descendent de peuples vassalisés ou asservis. A l'extrémité sud, sur l'Ogoué les Makinas — qui ne sont peut-être que des Makias pahouinisés, frères des Makas du Cameroun — forment une collectivité distincte.

Sous ces réserves, les clans sont égaux et, au sein de chacun, la naissance ne fournit pas d'éléments à une discrimination : pas de caste, peu d'esclavage. Certains peuples d'Afrique occidentale ont connu des castes professionnelles héréditaires et endogames généralement méprisées ; il n'était pas facile pour un homme de caste d'acquérir un prestige de bon aloi. Rien de semblable ici.

Il n'y a pas non plus de noblesse qui assure, dès la naissance, le prestige de quelques-uns. Peut-être y a-t-il quelques restrictions à l'égalité absolue : certaines fonctions ne pourraient échoir qu'à des hommes issus de mariages légitimes. Des commandements civils ou militaires ont existé avant la colonisation : ils avaient toujours un caractère temporaire chez les Fangs. L'administration coloniale avait cherché à mettre sur pied un commandement hiérarchisé sur des bases territoriales. En fait, seules les chefferies de village étaient solidement implantées. Dès 1945, au Cameroun, une réorganisation villageoise tendait à instaurer un système municipal avec des élections. Là encore rien ne vient limiter les possibilités d'ascension sociale d'un homme capable et apprécié.

Les modalités de dévolution successorale sont assez mal définies pour que chacun conserve ses chances d'hériter des biens et du comman-

dement d'un chef de famille. Si le droit coutumier désignait avec rigueur un héritier présomptif, un certain prestige auréolerait inévitablement cette catégorie d'individus et les autres en seraient écartés. En fait si le fils aîné remplace son père défunt, il est fréquent que les biens soient partagés. D'ailleurs, l'esprit d'indépendance est tel, que les frères se séparent souvent pour pouvoir être maître absolu, chacun chez soi.

L'âge donne une autorité certaine et confère un prestige social indéniable. Mais il n'est pas la seule ou la principale source d'autorité. Dans une société régie par une gérontocratie absolue, nul ne peut chercher à acquérir un pouvoir quelconque. Celui-ci vient automatiquement avec l'âge. Aucun effort ne sert de rien. Aussi de telles sociétés sont-elles difficilement modernisables. Il n'en est pas de même chez les Fangs. Certes les vieux y ont un grand pouvoir. Cependant leur autorité n'est pas indiscutée. Chacun reconnaît que jeunes et vieux ne s'entendent guère, bien que la plupart reconnaissent que les vieux sont les plus écoutés du village et que tous proclament qu'il faut les respecter. Pourtant dans les villages il y a des vieux abandonnés de leur famille et les villes regorgent de jeunes gens qui sont venus vivre loin de la gérontocratie. Il est donc possible dans ces pays de se « faire une situation », de conquérir un rang social : le prestige n'est pas distribué d'avance et les éléments dynamiques peuvent en acquérir.

En fait, la société fang est partout bouleversée par la rivalité d'ambitions personnelles que rien ne vient freiner.

Le changement de signification des *hyeri* en est un bel exemple. Jusque vers 1900 les crânes des ancêtres fondateurs des clans étaient pieusement conservés dans des boîtes d'écorce ornées d'une statue de l'ancêtre. A la mort du détenteur, la coutume prévoyait que les reliques étaient confiées à un successeur qui en devenait gardien et accédait à une sorte de prêtrise, car il exécutait les rites et adressait des supplications au nom de tous. Puis certains ont pensé qu'ils pourraient s'affranchir de la tutelle du clan et, en conservant par-devers eux des crânes de leurs parents, ils prenaient en main leurs propres destinées, créaient un lignage autonome. C'était, en fait, une évolution normale dans une société lignagère, où les familles se segmentent au fur et à mesure de leur accroissement. Pourtant en admettant que les crânes d'autres hommes que les ancêtres fondateurs pouvaient être puissants, on mettait l'accent sur la valeur individuelle, sur le caractère personnel du destin de chacun des défunts, comme on admettait la valeur de chacun des vivants. Par une révolution

comparable à celle du pharaon Aménophis IV, tout homme acquiert le droit à la vie surnaturelle.

Mais une transformation plus profonde du culte du *byeri* se dessinait en même temps. Les reliques étaient considérées comme capables d'agir par elles-mêmes, indépendamment de la personne qu'elles représentaient, de ses rapports avec le prêtre et de la façon dont celui-ci les avait acquises. Le crâne était devenu un instrument magique qui pouvait servir dans la réalisation de sortilèges. Les Fangs sont persuadés — encore maintenant — que des hommes vont dérober des ossements dans les cimetières, que d'autres, plus audacieux encore, tuent pour se procurer des reliques. La possibilité d'accéder à un pouvoir a déclenché une véritable épidémie de « sorcellerie ». Le pays vit dans la crainte des sorciers. Ainsi s'explique le succès des « chasseurs de sorciers », en particulier la diffusion du « culte Mademoiselle ». Ses exorcistes parcourent le Gabon, organisent des cérémonies, des épreuves, une véritable inquisition, détruisant les crânes et leurs reliquaires, punissant les « féticheurs ». Mais en même temps ils créent un nouveau « fétiche » avec le buisson qu'ils plantent et leurs « médicaments ».

L'éclatement des villages peut s'expliquer également par la flambée d'ambitions qui peuvent naître dans ce pays sans structure sociale bien nette. Les villages sont infimes. Beaucoup ne groupent pas une centaine d'âmes et leur instabilité est inquiétante. Bien sûr, on comprendrait parfaitement l'obligation de changer d'habitat quand les terres sont épuisées. Mais il s'agit de tout autre chose : au bout de quelques années, une fraction du village s'écarte, abandonne la communauté et va s'établir plus loin, et parfois très loin. Des hommes quittent l'agglomération avec femmes et enfants pour aller s'installer dans un autre village ou fonder un hameau isolé. La crainte, l'esprit d'indépendance et l'ambition expliquent ces mouvements. A la suite de querelles ou de maladies une famille prend peur et, redoutant le mauvais sort que pourrait jeter le voisin, s'en va créer une nouvelle installation. D'autres enfin se veulent chef de village et tiennent à fonder, ne serait-ce qu'avec quatre malheureuses cabanes, leur propre établissement. La possibilité de devenir chef autonome joue un grand rôle dans cette instabilité catastrophique.

La société fang est donc loin d'être conservatrice et tout peut y être remis en question. Le pasteur Nzé (1) le rappelle. « Comme normes de

(1) Past. Nzé, *Conception de la divinité chez les Fangs*, 1961, th. doct. théol.

sa vie, le Fang poursuivait ces buts : *Duma*, *Kuma*, *Ki*, *Ayokh*, gloire, richesse, puissance, courage. » Un homme qui jouit d'un grand prestige peut satisfaire ses ambitions et acquérir la considération de ses contemporains.

II. — LES SOURCES DU PRESTIGE

Au temps jadis, activités politiques et connaissances fournissaient les éléments essentiels du prestige. L'autorité au sein du clan était assurée par la situation dans la lignée. L'aîné était le plus proche des ancêtres et incarnait donc leur autorité. Le critère d'âge n'était pas absolu pourtant : l'homme très âgé, le grand vieillard, n'était plus considéré, étant devenu inutile. D'autres éléments étaient pris en considération. La valeur guerrière, comme on peut le penser dans une société conquérante, était particulièrement appréciée. Mais aucune institution durable ne matérialisait cette situation. Les talents d'orateur et de conciliateur étaient également fort estimés, ce qui est logique dans une société démocratique où il importe de persuader chacun et d'obtenir le relâchement des tensions entre les citoyens. Balandier (1) signale ainsi toute une organisation de tribunaux de lignage et de clan qui faisaient parfois appel à des maîtres en palabres. Mais jamais il n'y eut autorité centralisée; du Chaillu (2) le signalait dès 1863 : « Aucun lien ne rattache entre elles les fractions d'une même tribu. Une tribu est divisée en de nombreux clans, et ces clans à leur tour répartis en une infinité de petits villages qui ont chacun leur chef indépendant. » En fait, dans ces groupes dominés par le souci de la puissance militaire, le prestige de l'homme se mesurait surtout au nombre de lances ou de fusils dont il pouvait disposer.

Les connaissances susceptibles de donner du prestige n'étaient pas les connaissances techniques : chacun en effet était à même de savoir pratiquer les arts et métiers en usage ; il n'y a pas chez les Fangs de forgerons protégeant leurs secrets, ni de castes professionnelles. Mais la science des rites ou de la magie, la connaissance des coutumes et légendes des ancêtres étaient fort prisées.

Dès cette époque, la richesse permet de conquérir du prestige. La richesse en monnaie dotale tout d'abord, puisque les *bikye* (fers plats)

(1) G. BALANDIER, *Sociologie actuelle*, Presses Universitaires de France, 1963.

(2) DU CHAILLU, *L'Afrique équatoriale*.

permettent d'épouser des femmes (et d'avoir des enfants) ou d'établir des fils, des neveux, des frères dont on escompte la reconnaissance. D'autres richesses permettent, par des cadeaux judicieux, de retenir des clients, ou de payer des initiations aux confréries rituelles. Cependant on ne saurait parler de prestige, même indirect, de la richesse.

Dans le monde moderne les choses paraissent bien différentes. A travers les qualités et défauts attribués aux jeunes et aux vieux, on devrait pouvoir dessiner le portrait de l'homme idéal et repérer les traits appréciés de l'opinion publique : l'homme âgé est imaginé comme un donneur de conseil, qui arrange les choses (54 réponses). Il a un rôle protecteur (37), calme, modéré (11), travailleur (10), les qualités intellectuelles viennent enfin (9), peu estimées au fond.

Les « qualités d'un homme responsable » font ressortir un type bien caractérisé. Tout ce qui évoque un rôle de conciliateur est fortement marqué (justice, compréhension, mansuétude, conseils : 98); des qualités de caractère (organisateur, prévoyant, persévérant, stable) viennent ensuite (28); puis le travail (22), l'autorité (18); la richesse (18) montre que le chef est celui qui peut nourrir ses gens. Ici encore les qualités d'intelligence (15) viennent loin derrière et le courage (13) est probablement une référence à un archétype de conquérant qui n'est pas oublié. On voit donc se dégager les traits d'un chef de type démocratique apprécié pour ses qualités de modération et non pas en vertu d'un prestige particulier. Malgré cette tendance à un certain égalitarisme, il y a pourtant toujours des sources de prestige.

Le pouvoir politique reste au premier plan. Des chefferies de village nées au cours du xx^e siècle se sont consolidées. Elles ont bien sûr un aspect administratif, puisque c'est dans la reconnaissance de l'autorité territoriale que leur pouvoir prend sa source et non pas dans une tradition ancestrale. Pourtant le chef est le personnage central du monde rural. D'après une enquête menée par questionnaire, les chefs de village sont avec les « vieux » les personnages les plus écoutés des villages, bien avant les chefs de famille.

Les hommes politiques, au sens moderne du mot, participent-ils à ce prestige ? Les comités locaux du parti sont d'organisation très récente et leur réseau semble suivre de près celui des chefferies. Il est donc difficile de discerner un prestige autonome attaché aux dignités du parti.

Quant aux autorités supérieures, députés ou ministres, leur nom n'est pas venu aux lèvres de nos informateurs. Une autre étude, menée

comme un T.A.T., laisse deviner une sorte de méfiance mêlée d'envie envers les « grands serviteurs de l'État », ces hommes « qui finissent l'argent de l'État sans rien faire » comme dit un enquêté. Leurs moyens financiers paraissent considérables et le public ne se rend guère compte de leur travail. « Ils se dévouent au peuple en faisant des discours », lorsque l'on met les choses au mieux. « Dans les grandes réunions pour arranger le pays, ils doivent soulever la question d'augmenter la solde de tout travailleur et que nos vivres doivent être achetés dans des villages... ils sont bien sérieux et ne veulent pas de bruit et chacun sort avec quelque chose qui gêne la population. Mais il y en a qui ne s'occupent pas parce qu'ils ont déjà leur place. »

Le président par contre jouit d'un prestige certain : c'est lui « l'homme le plus important » que l'on connaisse, avant « les parents », et avant « le Pape ». Cette considération est-elle accordée à l'homme lui-même ou à la fonction ?

La situation familiale est évidemment source de prestige. Au sein du groupe d'abord, comme le rappelle le questionnaire évoqué ici : c'est le père, dans beaucoup de cas, mais parfois aussi la mère ou l'oncle maternel qui est « l'homme le plus important ». Mais prestige aussi en dehors de la famille. Un grand chef de famille jouit de la considération générale. Pourquoi ? Cela est lié en particulier au respect pour l'âge, sur lequel il est inutile de revenir, mais aussi au nombre de descendants ou de dépendants qui viennent animer le village du chef de famille. La puissance militaire n'entre plus en ligne de compte, mais devant la toute-puissante forêt, la solitude est angoissante. La possibilité de disposer d'un groupe nombreux est une sécurité aussi bien devant les accidents ou la maladie que devant la vieillesse et l'affaiblissement.

Aussi les qualités de sociabilité sont-elles particulièrement prisées. A la question : « Quelle est la qualité dont vous êtes le plus fier ? », beaucoup répondent en évoquant un trait de leur caractère qui facilite les rapports sociaux (sens de l'accueil, amabilité). Les chiffres sont les suivants :

Qualités de sociabilité	44
— professionnelles	22
— physiques (et santé)	23
— intellectuelles	7
— de richesse	8
— de rang social ou familial	11

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE ET PRESTIGE CHEZ LES FANGS DU GABON

Le nombre de femmes est évidemment important car il conditionne le nombre des descendants et la richesse agricole. On dit même que la présence des jeunes femmes est nécessaire pour retenir au village des jeunes gens. Les Fangs ont toujours eu de la jalousie une conception bien différente de la nôtre : l'échange des femmes était autrefois parfaitement légitime.

La possession d'une descendance nombreuse est évidemment souhaitée, mais l'absence d'enfants n'est pas une malédiction : un seul commentaire du test (sur plus de mille) parle du « souci de celui qui n'a pas de garçon ». « De toute façon, comme dit un autre, un homme riche ne manque jamais d'enfants. »

La profession peut être source de prestige, indépendamment des revenus qu'elle procure. Le commerce par exemple n'est pas une activité très prisée. Chacun sait pourtant que la boutique est un investissement rentable (« Si tu n'as pas de boutique, tu n'es pas heureux à moins d'être fonctionnaire. » — « Un homme de bon cœur doit pratiquer le commerce. Le commerce est le seul investissement. ») Mais il n'y a que 11 réponses (sur 100) en ce sens.

Le métier de fonctionnaire est beaucoup plus prestigieux. Comment se justifie ce prestige ? Il y a des raisons bien basses (on travaille assis, à l'ombre), elles sont moins souvent évoquées que l'on ne peut le croire. Il y a l'appât des soldes régulières et assez élevées. Mais il y a avant tout le goût de l'autorité, du pouvoir.

L'admiration devant la technique est souvent exprimée. Par une espèce de magie contagieuse, l'homme devient fort au contact des machines dont la force est extraordinaire. « A force de conduire cette machine, il deviendra plus fort que tous. ». On suppose que pour conduire une machine il faut avoir des gestes particulièrement mesurés. La connaissance d'un métier a probablement un aspect un peu mystérieux.

C'est probablement à ce prestige de la connaissance qu'est lié le prestige de toutes les professions qui exigent de longues études, qui permettent de savoir, de contrôler par des papiers.

Le technicien apparaît hautement respecté. Est-ce une conséquence de tous les lieux communs, parfaitement justifiés, sur l'importance des techniques ? Le public a-t-il été véritablement frappé par la puissance que donne le maniement de certaines machines ? Voit-il dans le technicien celui qui va le tirer du sous-développement ? Ou bien une espèce

de mage moderne ? En fait tout ce respect n'empêche par les électriciens les plus qualifiés ou les opérateurs de machines électroniques de loucher vers les concours administratifs.

Peut-être les professions particulièrement admirées de médecin, d'infirmier, d'instituteur ont-elles pris là leur prestige.

L'attrait du salariat est remarquable. Dans les tests, les réponses qui évoquent cette situation sont fort nombreuses (5211 000). On ne peut s'en étonner puisque le Gabon compte près de 40 000 salariés sur une population totale de 450 000 habitants. Bien entendu quelques réponses évoquent les salaires insuffisants, les augmentations ou les avancements. Mais un grand nombre montrent l'attrait du salaire régulier par opposition aux gains hasardeux des paysans.

Qui dit salaire dit, dans l'immense majorité des cas, entreprise dirigée par des Européens. Si étonnant que cela puisse paraître, le prestige du salariat n'en souffre pas, au contraire, puisque certains précisent que « le travail du blanc permet de gagner beaucoup d'argent ».

Les Fangs n'ont pas la réputation d'être de grands agriculteurs. Pourtant leurs réponses montrent que le métier de planteur est honorable. Alors que l'on enregistre de véritables cris de révolte contre le mode de vie traditionnelle (« Quand donc abandonnera-t-on cet état infernal ? », dit un informateur), plusieurs rêvent de se voir donner une plantation. Le revenu qu'on en tire est peut-être appréciable, mais surtout il est de bon ton d'être planteur et « l'on devient ainsi un homme connu ». « Les acheteurs de produits se déplacent pour venir voir. »

La création de marchés périodiques se heurtera, on le voit, à de grosses difficultés, puisque l'une des jouissances du planteur est de voir les acheteurs venir à lui. Les arguments tirés de quelque infime accroissement de prix ne pèsent probablement guère devant cette satisfaction d'amour-propre.

N'exagérons rien pourtant, la richesse a un prestige considérable. Un homme riche peut, en effet, réunir autour de lui une cour nombreuse : il dote des femmes pour lui-même ou pour les jeunes hommes qui vivent avec lui; il fournit des cadeaux, paie des fêtes... Être riche c'est pouvoir satisfaire ses besoins. Non seulement des besoins élémentaires — en cette région chacun peut manger, chacun peut se construire un abri, et personne ne souffre du froid. Mais l'homme riche mangera mieux : il aura plus souvent de la viande ou du poisson sec; il disposera de vêtements coûteux (en lainage parfois et fort mal adaptés au climat), de

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE ET PRESTIGE CHEZ LES FANGS DU GABON

chaussures de cuir. Une étude des budgets familiaux montrait en 1956 (1) quels étaient les besoins constants et ceux pour lesquels intervenait une saturation. A partir d'un certain niveau financier, le besoin est comblé par des produits importés qui, jusque-là, se satisfaisait de produits locaux : les pommes de terre ou les nouilles remplacent le manioc ou le maïs.

Et puis, la richesse croissant, on voit apparaître des articles de luxe, des objets qui satisfont peut-être quelque besoin individuel, mais qui, surtout, affirment le prestige de celui qui les possède; selon les pays, fusil, transistor, bicyclette, auto ou magnétophone.

Le cas de l'habitat est plus complexe. Il s'agit d'un investissement prestigieux au premier chef; mais aussi d'une propriété durable. L'homme se prolonge-t-il dans sa maison, accroît-il sa stature à sa mesure? La possibilité de transmettre à ses enfants un héritage ne lui assure-t-elle pas une sorte de survie? Ces sentiments sont certainement assez fréquents parmi les milieux traditionalistes de l'Europe paysanne. A plusieurs reprises j'ai eu la surprise de voir l'idée d'héritage apparaître aussi bien dans les tests que dans les questionnaires (8/1 000). Elle apparaît non pas dans un contexte de fortune, de biens dont on peut disposer, ou d'acquisition heureuse, mais de transmission et de continuation, de souvenir, de gloire ou de reconnaissance posthume : on plante « pour le souvenir des enfants »; les inventeurs du tracteur « nous ont laissé un grand souvenir »; « il faut remercier ces savants qui nous ont enlevé ces souffrances (du travail) »; « (les livres écrits) ont laissé un souvenir après sa mort »... Dans le questionnaire le contexte est différent, en raison de la question posée. « Comment assurer l'avenir des enfants? », avions-nous demandé. Parmi les fonctionnaires : 20 citent l'héritage comme première solution; 26, l'éducation; 5, l'enseignement. Parmi les élèves de l'École d'Administration : 6, l'héritage; 9, l'école; 3, l'éducation. Parmi les ouvriers : 8, l'héritage; 9, l'éducation; 3, l'école. Parmi les manoeuvres : 10, l'héritage; 6, l'éducation; 3, l'école.

La construction d'une maison est souvent citée. N'est-ce pas l'investissement le plus rentable à Libreville où les loyers sont fort élevés. Un questionnaire explique clairement l'intérêt de la plantation cacaoyère qui, pense-t-on, fournit un revenu quasi automatique : « On assure l'avenir des enfants en les envoyant à l'école dès que leur jeune âge le permet et en préparant une plantation de cacaoyers pour les non-doués. »

(1) J. BINET, *Budgets familiaux des planteurs de cacao*, O.R.S.T.O.M., 1956. *Note..., comparaison entre les années 1954 et 1956*, O.R.S.T.O.M., ronéo.

L'argent liquide auréole son possesseur d'un prestige qu'il faudrait pouvoir analyser en détail. On se fait admirer en exhibant sa richesse quel que soit l'usage qui en est fait. Celui qui a su économiser a prouvé en effet son énergie morale. Il a su rester prévoyant, fidèle à une ligne de conduite, assez maître de lui pour ne pas gaspiller dans de sottes dépenses, assez discret pour n'avoir pas clamé partout ses gains, alléchant ainsi les solliciteurs. Cet homme sage est loué. « Les célibataires ne savent pas bien garder l'argent. » « Les illettrés ne peuvent pas bien économiser. » « On a confiance dans l'intelligence, dans (le sens de) l'économie des vieux, beaucoup plus malins que les jeunes. » « Ils ne peuvent dépenser n'importe comment; ils économisent pour de bonnes affaires. » On refuse les « dépenses qui ne rapportent rien », à propos du prix d'entrée sur le terrain de football.

Et pourtant les avares sont critiqués. Mais ce vocable qui les désigne en français n'est pas très bien approprié. L'attitude à l'égard de l'argent n'est pas en effet le principal reproche qui leur soit fait. On remarque leur comportement social : ils s'isolent farouchement, ne voulant pas « avoir de fenêtres pour qu'on ne voie pas chez eux »; un autre préfère que « sa voiture ne soit pas réparée, il ne va jamais chez les autres, ne veut recevoir personne ».

L'idée de thésaurisation n'est donc pas du tout impensable. L'étude des budgets familiaux au Cameroun l'avait déjà montré : 12 % des recettes étaient thésaurisées en 1954 et 3,5 % en 1956, année de cours défavorables.

L'attitude au sujet de la richesse n'est pas claire. Nous ne sommes pas dans une société d'ascètes et chacun désire avoir de l'argent. Il n'y a pas contre la richesse la méfiance et le mépris que l'on exprime parfois, en paroles du moins, en Occident. La plupart (87 %) estiment que l'homme riche est respectable; 13 le nient et 21 apportent des nuances. En effet on ne suspecte pas l'origine de la fortune : la richesse est preuve de travail pour 50 enquêtés; de bénédiction divine pour 27, de chance pour 15, d'habileté pour 6. « Pauvre » est considéré comme une injure grave.

Et pourtant l'argent n'est pas « le souci principal » de toute cette population; il arrive loin (avec 15 choix) derrière la santé (76) et la famille (28). L'argent n'apparaît pas comme « la chose la plus importante » : la santé (105 choix) est suivie par l'intelligence (9), famille et richesse étant à égalité (4). Ce n'est pas lui « qu'on souhaite en premier » mais la santé (111 en face de 6). Tous ces traits concordent. De même lorsqu'il s'agit

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE ET PRESTIGE CHEZ LES FANGS DU GABON

du choix entre professions salariées et métier indépendant, les gains ne sont pas la considération déterminante : 87 préfèrent être indépendants, en face de 23 qui optent pour le salariat. Et sur ce total 24 seulement expliquent leur choix par des considérations d'argent, et 43 par des raisons de liberté.

Nous avons parlé du prestige des métiers et des techniciens. Ne faut-il pas parler de celui du travail ?

III. — LE PRESTIGE ET SES DÉTENTEURS DEVANT L'OPINION

La société fang est une société ouverte où l'homme entreprenant peut acquérir du prestige. Celui-ci peut être conquis par certaines réussites sociales ou économiques. Mais quelle est alors la réaction de l'opinion ? On pourrait faire état d'abord d'un certain optimisme : tout est possible et chacun croit volontiers à un avenir brillant. D'autre part la jalousie est un sentiment très fortement réprouvé ; on comprend dès lors la réaction d'un sujet testé devant la photo d'un paysan sur le siège de son tracteur : « Les machines ne sont pas pour tout le monde, mais celui qui n'en a pas ne doit pas se décourager puisqu'il voit qu'un autre a pu en avoir. Il doit se débrouiller avec ses mains pour trouver le moyen d'en acheter. »

Cependant un recul devant l'inégalité des richesses est perceptible. Deux passages du questionnaire éclairent ce point : 90 sujets souhaitent être plus intelligents que les autres, 64 être plus forts et 61 seulement plus riches. Parmi ceux qui ne recherchent pas une fortune remarquable (48) plusieurs précisent qu'ils désirent que « tout le monde soit riche ». A la question suivante : « Préférez-vous être comme tout le monde ? » la tendance égalitaire se précise : 68 répondent : « oui » ; 12 apportent des nuances, et 30 seulement manifestent leur individualisme.

Du Chaillu (1) notait déjà en 1865 : « L'Africain est un être jaloux, il guette d'un œil d'envie la prospérité de son voisin. Ce n'est guère qu'au péril de sa vie qu'un homme acquiert des richesses. Aussi s'élève-t-il contre lui mille rumeurs sourdes et redoutables. On le fait passer secrètement pour un puissant sorcier... »

L'émulation, la concurrence, sont mal acceptées. Dans une compé-

(1) DU CHAILLU. *Afrique sauvage*. Edit. Lévy, 1868.

tition sportive, 42 réponses font état de réaction brutale de haine chez le vaincu, 29 évoquent des réactions émotionnelles passives (honte, découragement), 36 seulement ont des réactions sportives (gagner la revanche). A travers les images du test on voit se dessiner les mêmes traits : le football devient une véritable bataille « celui qui échoue va casser la jambe à son vainqueur ». Dix-huit réponses sur 104 prévoient des vengeances sur le stade ou après. A moins que « l'on ne fasse aussi un cadeau au vaincu, faveur pour celui qui a souffert ». Sur le marché aussi la concurrence se traduit par une réaction émotionnelle : « jalousie des femmes qui ont mal vendu », « cœur gros de celle qui n'arrive pas à liquider son stock ». De telles réflexions permettent de penser que la vie économique moderne, conçue selon les normes du libéralisme, ne sera pas facile à concilier avec la personnalité de base traditionnelle. Dans celle-ci en effet les choses économiques sont fortement liées à la personne : le champ accroît la personnalité de celui qui l'a défriché; les récoltes sont l'expression de lui-même; un échec est donc une mise en question de tout l'être. Préférer les légumes vendus ici à ceux qui sont vendus là, c'est préférer cette vendeuse-ci à celle-là; c'est porter sur celle-là un jugement péjoratif, manquer de confiance en elle comme en sa production; c'est peut-être la soupçonner d'avoir ensorcelé ses produits... Il n'y a pas de relation simplement économique, pas plus qu'il n'y a de relations simplement familiales ou religieuses; toutes les relations sont totales, engageant dans leur plénitude les deux êtres en présence. La concurrence revêt dans ces perspectives une signification toute nouvelle.

L'émulation est également traumatisante si, en se comparant à d'autres le sujet peut avoir honte de lui-même : « Si on n'a pas d'argent on risque de se tuer quand on voit ce que font les autres de votre âge » ou être inhibé : « Cet homme connaît bien son travail, son engin : je ne suis pas digne, moi, de conduire un tracteur. »

Un autre aspect a été mis en lumière par Fernandez (1). Le volume total des richesses étant limité, celui qui en acquiert une quantité anormalement grande se trouve avoir pris sur la part des autres. Une fortune s'édifie toujours sur un certain nombre de misères, un groupe social nombreux s'est toujours développé aux dépens de familles faibles dont il détourne quelque élément... On comprend mal qu'une telle philosophie ait pu se développer dans un pays relativement fertile, mais inculte, où

(1) J. W. FERNANDEZ, N.W., University, Evanston.

l'homme peut avoir, à chaque défrichement agricole nouveau, l'impression de créer de la richesse. Ne faut-il pas, plutôt que la situation économique, évoquer la situation démographique. Les hommes sont rares, la fécondité est faible. La population dans son ensemble est stagnante, peut-être déclinante si l'on envisage certaines périodes. Déjà du Chaillu notait cette impression dans certains groupes ethniques. On conçoit bien que l'idée de création de nouveaux êtres humains ne vienne pas à l'esprit en ces conditions. Tout se passe plutôt comme si le nombre des créatures était déterminé d'avance, comme si un stock déterminé d'âmes était susceptible de s'incarner dans l'ensemble du monde : celui qui engendre beaucoup d'enfants prive par là même d'autres hommes de descendance. Rien ne prouve bien clairement ces idées de réincarnation, mais certaines réflexions y font songer. On dit couramment que les âmes des morts vont au pays des blancs et y renaissent, comme dans une sorte de paradis. Après une intervention chirurgicale malheureuse, le patient, un vieillard, avait succombé à une hernie étranglée pour laquelle sa famille l'avait fait hospitaliser trop tard. Comme le médecin disait aux parents rassemblés ses condoléances et ses regrets, un assistant répondit au nom de tous : « Nous savons bien que tu veux peupler ton pays où il n'y a pas assez d'hommes et que pour ça tu as choisi notre frère. Nous ne te le reprochons pas, d'ailleurs, parce qu'il était vieux et que cela correspondait à son désir. C'est ce qu'il souhaitait de son vivant, donc c'est bien ainsi. »

Existe-t-il des doctrines analogues à propos des richesses matérielles ? La jalousie se justifierait parfaitement alors. Dans ces perspectives en effet, la réussite de l'un manifeste la frustration de l'autre.

Une troisième hypothèse peut être avancée : rien n'est gratuit, tout doit être payé. Déjà dans la vie coutumière cet adage est souvent invoqué. Dans les sociétés initiatiques, les initiations ne peuvent être entreprises qu'après versement de cadeaux. Au sein de la famille même, la révélation de l'arbre généalogique aux enfants n'est faite que moyennant paiement. C'est probablement une des causes de la rupture des traditions : les vieux exigent des versements que les jeunes ne peuvent pas ou ne veulent pas faire. J'ai assisté dans un village akalais à une dispute à ce propos. Les anciens contaient les faits des ancêtres, leurs danses, leurs migrations et leurs techniques. Et l'un d'eux se mit à reprocher véhémentement aux jeunes gens qui étaient assis alentour de n'avoir jamais posé de questions sur ces sujets. Ce à quoi un jeune répondit : « Nous nous intéressons bien

aux ancêtres, mais avec vous, les vieux, c'est toujours payant, vous voulez toujours des cadeaux pour dire n'importe quoi. »

Les puissances surnaturelles n'agiraient-elles pas de même envers les hommes ? N'exigeraient-elles pas un paiement pour chaque faveur qu'elles accordent ? Aussi une chance répétée est suspecte. Si l'on réussit dans un domaine il serait logique d'échouer dans les autres. L'homme heureux a dû acheter son bonheur. Comment ?

D'une façon générale, on constate une liaison entre travail et souffrance. Les enquêtes mettent l'accent sur la souffrance physique du travailleur. Le cultivateur particulier doit se courber sur la terre et ne peut plus se tenir debout, il doit rester sous le soleil, à la chaleur, à faire des efforts musculaires. Contrairement au stéréotype courant en Europe les travaux agricoles sont considérés comme « durs pour la santé ». En outre, celui qui travaille en plein air est exposé à toutes sortes de dangers : piqures d'insectes, morsures de serpents. Le thème de la fatigue revient dans les tests à propos des images les plus diverses : des footballeurs sont imaginés « étouffés de chaleur », « s'il n'y avait pas de mi-temps, on ramasserait des cadavres par la fatigue ». Le risque d'accidents du travail n'est pas oublié. Le travail joyeux n'est pas inconnu (10 descriptions sur un total de plus de 1 000). Fait révélateur pourtant : un sujet décrit des terrassiers qui travaillent en riant « le travail les amuse... le surveillant qui veut faire quelque chose dans sa vie, lui, ne rit pas ».

Bien que la technique soit révérée, par principe, on parle assez rarement de la qualité du travail. A plusieurs reprises, on parle de « ceux qui connaissent à fond leur métier », mais personne ne parle d'habileté individuelle, de tour de main personnel, de dons, de talents permettant à certains de briller. A écouter les sujets il semblerait qu'avec de l'attention, une certaine maîtrise de soi, et moyennant un effort pour écarter les causes de distraction ou le bavardage, chacun puisse accéder à n'importe quelle profession. Les différences individuelles, les dons innés sont tenus pour négligeables. Un aspect moral est plaqué sur toute la vie professionnelle d'où le hasard est écarté.

Le travail et ses souffrances permettent de « payer » la richesse et d'acquérir ainsi un prestige nouveau. Mais il est d'autres moyens de s'élever dans la société. Si l'on peut, à la rigueur, nier dans le travail salarié la part des talents individuels, il n'est plus possible de le faire à propos des artistes.

Un bon danseur, un habile joueur de balafon, un aède qui joue du

ACTIVITÉ ÉCONOMIQUE ET PRESTIGE CHEZ LES FANGS DU GABON

mvèt en contant les exploits de héros légendaires, sont évidemment des individus doués, des personnalités hors du commun. Comment expliquer leur succès et le prestige qui les entoure. Le travail n'intervient guère et les artistes minimisent son rôle au profit de celui d'une illumination soudaine. Souvent le musicien déclarera qu'il n'a pas appris son art, mais qu'il en a eu la révélation. Un homme tombe malade; pour guérir il se fait initier à un culte d'*ombwiri* et « mange l'iboga ». Au cours des rêves déclenchés par cette plante hallucinogène, il rencontre des ancêtres ou des esprits qui lui révèlent sa voie, lui apprennent telle danse ou telle musique. Nul ne trouve à redire devant un talent ainsi acquis et le prestige qui l'accompagne. Les souffrances de la maladie, les fatigues de l'initiation, la faveur des ancêtres justifient tout.

Mais l'on raconte aussi que l'on peut accéder à ces connaissances et aux bénéfices qu'elles apportent par les voies maudites de la sorcellerie. Un homme qui voulait devenir joueur de cithare va trouver un maître pour se mettre à son école. Celui-ci demande une récompense considérable. Devant l'impossibilité de réunir l'argent et les objets demandés, l'élève va trouver un autre cithariste réputé. Celui-ci exige qu'il lui donne le crâne de sa mère qui était encore vivante. L'élève s'enfuit épouvanté et va ailleurs. Un maître le reçoit, lui fait prendre des médicaments et l'envoie dans un cimetière où il doit trouver une cithare cachée. L'épreuve réussie il reçoit l'ordre d'enfoncer sa main dans la terre et de ramener un os qui se trouve dans ses doigts. Ce récit montre bien combien un talent extraordinaire est suspect. Certes le héros a évité le crime qui lui était demandé, mais il a dû recourir à des drogues magiques, passer la nuit dans un cimetière et ramener un os. Dans l'opinion commune, détenir un os, c'est être capable de se livrer à des maléfices, d'empoisonner autrui... Cette déviation du culte des reliques des ancêtres, cet abâtardissement du *byeri* a été signalé plus haut.

Certaines réussites économiques sont fort mal jugées. On chuchote qu'elles sont nées du crime. Un tel a une boutique prospère. C'est parce qu'il a un génie à sa disposition (on confond souvent dans le vocabulaire le serpent fétiche ou génie et le paquet d'ossements qui sert de base à la magie). Mais ce génie doit être « nourri ». Il faut de temps à autre lui « donner une personne ». Y a-t-il réellement meurtre ou cela se passe-t-il sur le plan mystique ? De toute façon celui qui consent au décès prématuré d'un parent a conscience de commettre un crime, même si rien de matériel ne se passe. Dans d'autres cas les choses sont plus brutales : pour

se confectionner le paquet d'ossements l'ambitieux doit d'abord tuer.

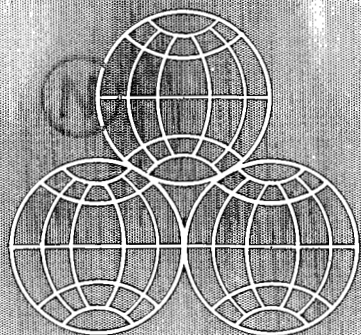
Plutôt que de reconnaître l'inégalité des hommes, la diversité des talents et les chances dues au hasard, les Fangs admettent l'intervention régulière de la sorcellerie, faisant planer un soupçon sur toutes les réussites. Dans une autre société forestière, chez les Bétés de Côte-d'Ivoire, D. Paulme (1) avait déjà décrit cette méfiance et cette inquiétude. Tout cela n'est-il pas lié à la structure même des sociétés considérées ?

Chez les Fangs la société n'est pas figée et un homme peut s'imposer à une place éminente : le prestige n'est pas inutile. Ses sources sont diverses : pouvoir politique ou familial, connaissances techniques ou magiques, modernes ou traditionnelles, réussite économique confèrent du prestige. Mais l'égalitarisme foncier des Fangs se rebelle contre ces inégalités. Le travail conçu comme une souffrance peut expliquer certaines réussites. Mais l'opinion imagine souvent l'intervention de machinations obscures et stigmatise la sorcellerie. La jalousie naît de cette course au prestige que la société paraissait accepter facilement. Une société plus aristocratique ne serait-elle pas moins rongée par l'envie ? En effet, si des hiérarchies bien déterminées étaient prévues dans la société elle-même, si une reconnaissance formelle venait sanctionner les talents qui se découvrent, si une stabilité de statut était assurée à ceux qui ont réussi, les jaloux n'auraient plus intérêt à démolir les réputations pour édifier leur propre gloire.

Une autre solution pourrait également venir d'une séparation plus marquée encore entre prestige, pouvoirs et richesse. Si le prestige d'un artiste n'empiète pas sur celui d'un politicien habile ou d'un commerçant dynamique, chacun peut espérer briller dans son secteur sans concurrencer vraiment son voisin. Et celui qui n'a pas conquis un grand renom se rassurera en jouissant de ses richesses ou de son autorité familiale. Il faut espérer que la sagesse africaine trouvera les ajustements nécessaires, car dans l'état actuel méfiance et jalousie rendent irrespirable l'atmosphère de bien des villages.

(1) D. PAULME, *Une société de Côte-d'Ivoire : les Bétés*, Mouton, 1962.

I.E.D.E.S.



TOME IX — N° 33
Janvier-mars 1968

REVUE TIERS-MONDE

Soc

L'ÉCONOMIE OSTENTATOIRE

Études sur l'économie du prestige et du don

publiées sous la direction de Jean POIRIER

avec la collaboration de :

Jacques FAUBLÉE, Jacques BINET

Guy NICOLAS, Jean-Claude ROUYERAN

Gérard ALTHABÉ

EXTRAIT

BINET (Jacques)

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

1487 B